

# Les disparus du Japon dans la littérature francophone contemporaine :

 alternative francophone  
pour une francophonie en mode mineur

## À propos des *Évaporés* de Thomas B. Reverdy et des *Eclipses japonaises* d'Éric Faye

<https://doi.org/10.1215/08992363-10.29173/af29428>



Philippe Wellnitz

[philippe.wellnitz@univ-montp3.fr](mailto:philippe.wellnitz@univ-montp3.fr)

Université Paul Valéry Montpellier III

**Résumé.** Deux auteurs français qui ont séjourné au Japon, Thomas B. Reverdy et Éric Faye, ont écrit chacun un roman abordant le sujet des personnes disparues au Japon. Le roman de Thomas B. Reverdy, *Les Évaporés* (2013) décrit la disparition volontaire d'un homme aux prises avec les sombres affaires entourant la catastrophe de Fukushima. Ces disparitions volontaires, connues sous le terme de « jôhatsu » (« évaporé »), concernent environ 100.000 personnes par an au Japon et y sont peu évoquées en public. Éric Faye aborde dans son roman *Éclipses japonaises* (2016) qui s'inspire étroitement de la réalité historique, le sujet des citoyens japonais enlevés par les services secrets nord-coréens, les rachi, phénomène longtemps passé sous silence par les autorités japonaises. En s'attaquant ainsi à des sujets sociétaux brûlants du Japon, Éric Faye (qui a écrit plusieurs romans et essais sur le Japon) et Thomas B. Reverdy, renouvellent par ces thématiques politiques l'approche du Japon par la littérature francophone qui s'était progressivement ouverte aux réalités de la culture japonaise depuis les années 1970.

**Mots clés :** Thomas B. Reverdy; Éric Faye; jôhatsu ; rachi; yukue fumei ; Corée du Nord

**Abstracts.** Two French authors who have stayed in Japan, Thomas B. Reverdy and Eric Faye, have each written a novel on the subject of missing persons in Japan. Thomas B. Reverdy's novel *Les Évaporés* (2013) describes the voluntary disappearance of a man struggling with the dark affairs surrounding the Fukushima disaster. These voluntary disappearances, known as jôhatsu ("evaporated"), affect around 100,000 people a year in Japan and are rarely mentioned in public. Eric Faye addresses in his novel *Éclipses japonaises* (2016), which is closely based on historical reality, the subject of Japanese citizens kidnapped by the North Korean secret services, the rachi, a phenomenon long overlooked by the Japanese authorities. By thus tackling the burning societal subjects of Japan, Eric Faye (who has written several novels and essays on Japan) and Thomas B. Reverdy, through these political themes, renew the approach of Japan through the French-speaking literature which had gradually opened up to the realities of Japanese culture since the 1970s.

**Keywords:** Thomas B. Reverdy; Eric Faye; jôhatsu ; rachi; yukue fumei ; North Corea

La littérature francophone actuelle qui s'intéresse au Japon est devenue moins ethnocentrée depuis les tendances dites du « néo-japonisme » des années 1970 qui avait pour ambition de s'ouvrir aux réalités sociales du Japon. Pourtant, hormis quelques références aux catastrophes de Kobe et de Fukushima (notamment chez Hubert Haddad, *Le peintre d'éventail* (2015), et Laurent Mauvignier, *Autour du monde* (2014)), elle est malgré tout restée largement tributaire de la culture noble ou des thématiques classiques du Japon (p. ex. Philippe Forest, *Sarinagara* (2004), Stéphanie Hochet, *Pacifique* (2020)), voire limite parfois simplement le Japon à un cadre exotique (Roland Brival avec *Sato San, le maître des corsets* (2017), Didier Decoin avec *Le bureau des Jardins et des Etangs* (2017), etc.).

Deux auteurs français, Thomas B. Reverdy et Éric Faye, ont cependant abordé une problématique de la société japonaise peu connue en Occident : celle des disparitions inexpliquées de personnes. Ces disparitions inexpliquées sont certes un phénomène courant dans toutes les sociétés, ainsi que dans leurs productions littéraires, qu'il s'agisse de fugues d'adolescents, de couples infidèles, de combattants portés disparus, de probables victimes de catastrophes naturelles ou d'accidents, ou encore d'assassinats occultés dont regorgent les littératures policières de tous pays. Dominique Rabaté étudie dans *Désirs de disparaître* (2016) le motif de la fuite et de la disparition organisée par le protagoniste chez un grand nombre d'écrivains francophones comme Christian Garcin, Jean-Benoît Puech, Sylvie Germain, Marie NDiaye, Pascal Quignard, Jean Echenoz, Emmanuel Carrère, Patrick Modiano et Bernard Pingaud. Le Japon, lui, semble cependant avoir une très longue tradition, quasi mythologique, de ces disparitions inexpliquées de personnes dites *kamikakushi* (« cachées par les dieux ») si l'on en juge ne serait-ce que par les très nombreux récits et contes traditionnels comme *Les légendes de Tôno* ou les récits populaires évoquant les enlèvements par des *kappa* (monstres aquatiques

maléfiques et lubriques).<sup>1</sup> De nos jours, ce sont plutôt les nouveaux genres fantastiques des *anime* et des mangas qui maintiennent en vie ces récits, mais la littérature policière japonaise (en particulier Shizuko Natsuki) n'est pas en reste pour parler abondamment de disparitions inexplicables. Dans la littérature japonaise traduite en Occident, ce sont les romans de Haruki Murakami qui excellent par leurs disparitions (et parfois leurs réapparitions) inexplicables.<sup>2</sup> Mais au-delà de ce côté fantastique, imaginaire et fantasmé, l'archipel nippon actuel est en proie à environ cent mille disparitions inexplicables par an qui sont bien réelles et que l'on qualifie de « *yukue fumei* », expression qui signifie littéralement « ceux dont on ne connaît pas le mouvement/la destination », donc des gens dont on ne connaît pas la localisation.<sup>3</sup> Ces disparitions, qui sont soit liées à un incident ou un accident ou encore à une disparition volontaire, ont certes fait l'objet de quelques livres et de films<sup>4</sup>, ces derniers plutôt sur le mode du cinéma à suspense. Mais il existe des disparus dont on ne parle que très peu au Japon et qui constituent le gros du bataillon actuel des disparus au Japon : « les évaporés » (*jôhatsu*) qui sont des gens qui disparaissent de leur plein gré. Ces disparitions volontaires ont une connotation moins négative et moins douloureuse que celle d'un suicide.<sup>5</sup> Le phénomène des *jôhatsu* a augmenté en flèche après que la bourse de Tokyo s'est effondrée en 1989 à la suite de la bulle spéculative pendant laquelle de nombreux Japonais s'endettaient auprès de sulfureuses sociétés de crédit tenues par les *yakuza* (nom donné aux membres de la mafia japonaise). De ce fait, les *yonigeya*, littéralement les « boutiques de fuites de nuit », ont fleuri avec la crise, avec en

<sup>1</sup> À l'époque moderne, le grand écrivain Ryûnosuke Akutagawa (1892-1927) leur a même consacré une nouvelle.

<sup>2</sup> Il y a typiquement chez Murakami des « mondes parallèles » vers où l'on disparaît ou d'où l'on réapparaît : dans *Les Amants du Spoutnik* (1999) par exemple, c'est la protagoniste Sumire qui disparaît mystérieusement et réapparaît en provenance de son « monde parallèle » sans explication donnée au lecteur. De manière plus classique, mais tout aussi inexplicable, dans *Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil* (1992), la protagoniste Shimamoto a disparu et réapparaît des années plus tard.

<sup>3</sup> Le terme de « *yukue fumei* » 行方不明 (personne disparue) est même depuis les événements de Fukushima subtilement nuancé par le terme plus prudent de *anpi fumei* 安否不明 qui exprime une incertitude sur le fait que la personne concernée soit en sécurité ou non, terme qui ne préjuge donc pas du statut définitif de « disparu » de la personne manquante/accidentée.

<sup>4</sup> *Hamuretto wa yukue fumei* est un téléfilm de suspense de 1981, en 2012 sort le film à suspense *Yukue fumei*, et en 2013 paraissent deux romans littéraires consacrés aux disparus : *Asu kara mikkakan yukue fumei ninarimasu node...* *yoroshiku* de Chunpei Ôboshi, essai parlant d'un homme qui se retire volontairement à la montagne, et le roman féministe *Azumi haruko wa yukue fumei* (Une fille solitaire a disparu) de Mariko Yamauchi, transposé au cinéma ensuite (2016) sur un mode à la fois féministe et pop fantastique.

<sup>5</sup> En effet, l'opprobre pèse sur les proches d'un suicidé au Japon et il y est d'usage de facturer d'énormes frais (de nettoyage, de dédommagements pour les retards subis par un transport public, etc.) aux familles, résultat exactement contraire aux motivations de la plupart des « évaporés », souvent criblés de dettes et voulant épargner leurs proches. Le Japon est néanmoins un des pays aux taux de suicide élevés, notamment pour fuir la pression sociale, en particulier dans le monde du travail. La forêt de Aokigahara est le deuxième lieu de suicide au monde après le « Golden Gate Bridge ». Cette forêt surnommée « La mer d'arbres » (*jukai*), y est connue pour cela depuis des siècles. L'écrivain Seichô Matsumoto lui a consacré un roman intitulé *Nami no tô* (La tour des vagues) paru en 1961. Dans la vision occidentale du Japon, on met volontiers en avant le fameux *hara-kiri* (littéralement « couper l'estomac ») des samouraïs qu'elle tend à interpréter comme une façon d'effacer un déshonneur (cf. Maurice Pinguet. *La mort volontaire au Japon*. Gallimard, 1984), mais la pratique en fut interdite dès l'ère Meiji en 1868, qui marquait l'entrée du Japon dans la modernité à l'occidentale. Ces morts nobles étaient par ailleurs différentes du simple *jisatsu* (suicide) accessible à tous. L'honneur comme mobile de suicide semble donc correspondre à une vision occidentale désuète de la société japonaise (peut-être entretenue par l'ampleur des traductions d'œuvres de Mishima) et il conviendrait d'avancer plutôt la honte sociale (la crainte suscitée par) le regard du collectif sur l'individu, comme raison du nombre important de suicides au Japon.

moyenne 100 000 évaporés par an, dont de nombreux *jôhatsu* incapables de rembourser leurs dettes.<sup>6</sup>

Vu son ampleur, ce phénomène de *jôhatsu*, bien plus ancien que la crise économique, est connu de tous les Japonais. Mais dans une société codifiée où le sentiment qu'il y a des fautes à ne pas commettre est souvent présent, il est demeuré longtemps tabou. Les Japonais ont jusqu'alors plutôt cultivé le déni – tant qu'il n'y a pas de cadavre ou de lettre indiquant un suicide, la police n'enquête pas sur ces cas qu'elle considère comme des fugues d'adultes et les familles n'en parlent pas en raison de l'embarras que cela suscite – et ainsi il n'existe au Japon, sur cette question précise des *jôhatsu*, que très peu de documents factuels ou artistiques, et à notre connaissance pas d'œuvres littéraires.

Seul le cinéma semble s'y être intéressé de loin en loin : le cinéma japonais accorde pourtant une place importante aux disparus en tous genres (notamment dans les films d'horreur), mais le phénomène précis des *jôhatsu* n'y sera explicitement abordé que par le film semi-documentaire *L'évaporation de l'homme* (*Ningen Jôhatsu* 人間蒸発, 1967) de Shôhei Imamura considéré parfois comme « ethnofiction ».<sup>7</sup> Il faudra attendre vingt-cinq ans avant qu'il soit à nouveau question des *jôhatsu* sur les écrans : le film *La Boutique des évadés* (*Yonigeya honpo* 夜逃げ屋本舗, 1992) de Takahito Hara, qui met en scène une PME aidant aux disparitions pendant la « décennie noire » des années 90 et qui a connu un énorme succès au Japon, donnant lieu à deux séries télévisées (1999, 2003). La presse nipponne a par la suite fini par consacrer quelques articles à ces *jôhatsu*, mais ce phénomène de misère sociale qui nuit au fond à la renommée du Japon et à l'image que ce pays se fait de lui-même, n'a été connu que très tardivement en Occident.<sup>8</sup> Il n'y a apparemment pas d'études académiques sur les *jôhatsu*.<sup>9</sup>

<sup>6</sup> Outre les dettes auxquelles les *jôhatsu* ne peuvent plus faire face, d'autres types d'évaporés fuient un conjoint violent, s'évaporent après avoir perdu la face suite à un échec aux examens, clef de réussite future attendue par la famille, ou cherchent à éviter de trop grandes pressions au travail.

<sup>7</sup> Cf. Jennifer Coates (« Blurred Boundaries: Ethnofiction and Its Impact on Postwar Japanese Cinema. » *Arts*, vol. 8, no. 20, 2019, pp. 1-12) qui rapproche ce film du « cinéma-vérité » de Jean Rouch.

<sup>8</sup> Une enquête journalistique de 2014, assez médiatisée en Occident, menée par Léna Mauger et Stéphane Remael, intitulée *Les Évaporés du Japon. Enquête sur le phénomène des disparitions volontaires* (version anglaise : *The Vanished : The « Evaporated People » of Japan in Stories and Photographs* (2016)), a fait connaître ce phénomène de manière plus large en Occident. L'approche très éclectique de Mauger et Remael, qui ne maîtrisent ni l'un ni l'autre le japonais, s'égaré souvent dans ce qui leur apparaît comme d'autres bizarreries escapistes de la vie japonaise (*otaku*, *hikikomori*, *cosplay*, etc.). On ne saurait cependant leur contester le mérite d'avoir porté à la connaissance d'un large public occidental ce phénomène des *jôhatsu*. Récemment, une installation de deux artistes ayant vécu l'un et l'autre à Berlin et à Tokyo (ceci expliquant cela en termes d'ouverture sur un sujet plutôt tabou au Japon), « JOHATSU EVAPORATION 蒸発 AN IMMERSIVE AUDIO-VISUAL INSTALLATION », a eu lieu du 13 avril au 19 mai 2019 à Tokyo. En France, il y eut en juin 2019 une mise en scène de Delphine Hecquet à la Cartoucherie de Vincennes autour du thème des « évaporés » qui fut peu appréciée par la critique. L'intérêt pour les *jôhatsu* est donc modéré, du moins assez récent par rapport à un phénomène ancien.

<sup>9</sup> Les chercheurs français se sont cependant intéressés, comme David Malinas, aux « sans-abris » au Japon et il existe de nombreux chercheurs qui travaillent sur les conséquences sociales de l'accident de Fukushima. Mais à notre connaissance, il n'existe pas d'étude d'ensemble consacrée aux *jôhatsu*, encore moins une réflexion académique sur les disparus au Japon comme thème littéraire.

D'un point de vue étymologique, si l'on décompose le terme formé de deux *kanji*, *jô* 蒸 signifie « [(ré)chauffer avec de la] vapeur » tandis que *hatsu* 発 désigne le « départ ». *Jôhatsu* traduit ainsi l'idée de passer d'un état liquide à un état gazeux en disparaissant. Dans le roman de Reverdy, la femme du disparu dit que ce terme tire ses origines des bains de sources chaudes (*onsen*) où certains se purifiaient et se dissipaient, bref, se métamorphosaient dans les vapeurs des bains chauds en laissant derrière eux leur vie antérieure. S'évaporer volontairement au sens de *jôhatsu* ne serait donc pas une « simple » disparition, mais le passage d'un état à un autre au sens étymologique du terme, une métamorphose et un renouveau.

Il existe, par ailleurs, une autre catégorie récente de disparus, très spécifique et beaucoup plus marginale, mais politiquement ultra-sensible, les *rachi* 拉致 (« qui ont été l'objet d'un rapt »), terme qui désigne des personnes (japonaises en majorité) enlevées par la Corée du Nord, phénomène longtemps passé sous silence par le gouvernement japonais.<sup>10</sup>

Il s'avère que, contrairement aux disparus en général (*yukue fumei*), dont la littérature japonaise abonde, et aux récits de date assez récente autour de personnes enlevées par la Corée du Nord (*rachi*)<sup>11</sup>, récits proportionnellement nombreux par rapport au nombre infime de personnes enlevées, les disparus volontaires (*jôhatsu*) n'ont pas fait l'objet d'œuvres littéraires au Japon, voire sont restés un phénomène ignoré en Occident jusqu'à récemment, tout comme les *rachi* n'étaient connus que de quelques historiens en dehors du Japon.

Le roman *Les Évaporés* de Reverdy, paru en 2013, a en effet été le premier livre publié en Occident sur le phénomène des *jôhatsu* (ce roman fut ensuite traduit en 2016 vers l'allemand sous le titre *Die Verflüchtigten*). En 2012, un an après la catastrophe de Fukushima, Reverdy avait été lauréat de la *Villa Kujoyama* à Kyoto<sup>12</sup>, où il fut confronté à cette thématique des évaporés, vraisemblablement à cause du nombre croissant de *jôhatsu*, surendettés après avoir tout perdu, à Fukushima notamment, et dont certains furent employés à déblayer les zones irradiées autour de la centrale.

À la différence de Reverdy qui, comme d'autres lauréats de la *Villa Kujoyama* avant lui, mit à profit son séjour à Kyoto pour écrire un unique « roman japonais » en français suite à son invitation, Éric Faye avait déjà connu en 2010 un succès mondial avec son roman *Nagasaki* traduit en vingt-six langues (qui à rebours d'une disparition parle plutôt d'une réapparition inattendue). Mais après son séjour à la *Villa Kujoyama* en 2012, Éric Faye publie d'abord son propre « Journal japonais » sous le titre *Malgré Fukushima* (2014). Il attendra 2016 pour sortir le roman intitulé *Eclipses japonaises*, lequel traitera lui aussi directement de disparus japonais,

<sup>10</sup> Ces enlèvements remontent aux années 1970 et 1980 – outre les 17 cas connus officiellement, « l'Association des familles des victimes d'enlèvement par la Corée du Nord » qui a été créée par les familles des victimes en 1997, en dénombre environ 800 au total. Il faut attendre l'année 2002 pour que cette question soit abordée par le Japon dans les rencontres bilatérales avec la Corée du Nord. Il existe désormais un site officiel du gouvernement japonais qui documente les faits et qui fait également des appels à témoin : [www.rachi.go.jp](http://www.rachi.go.jp), site en sept langues (dont le français) de la « Cellule dédiée à la question des enlèvements, gouvernement du Japon ».

<sup>11</sup> Par exemple, *Rachi to ketsudan* de Kaoru Hasuïke, paru en 2012. La plus connue, Megumi Yokota, a même fait l'objet d'un livre italien d'Antonio Moscatello, *MEGUMI Storie di rapimenti e spie della Corea del Nord* (2017).

<sup>12</sup> Une fois sélectionnés, les artistes invités à la *Villa Kujoyama* à Kyoto mettent en ligne leur « projet de résidence », dans lequel Thomas B. Reverdy avait exposé son goût pour les situations de renouveau après une apocalypse.

cependant sous un angle bien différent de la crise économique contemporaine puisqu'il s'agira des *rachi*.

De ce fait, ces deux auteurs s'attachent à explorer une face volontairement occultée de la réalité sociale du Japon et sont donc en ce sens novateurs dans la littérature francophone en abordant le thème des identités effacées.

### *LES ÉVAPORÉS* (2013) de THOMAS B. REVERDY

L'action de ce roman se situe après la triple catastrophe de Fukushima et a pour motif central « l'évaporation » d'un employé de banque modèle, Kazehiro, qui, sans s'en être rendu compte sur le moment, a eu entre ses mains des dossiers de transactions douteuses commanditées par les sphères politico-mafieuses qui ont profité de la situation extrême du pays : « Les hommes de Gion [c'est ainsi que le protagoniste appelle les *yakuza*] avaient investi massivement dans la reconstruction avant même que la catastrophe ne devînt officielle, que les dégâts ne soient rendus publics. » (165) D'abord licencié sans comprendre, puis ensuite menacé par les *yakuza* parce qu'il se met à fouiller dans les dossiers, la seule issue pour Kazehiro est de s'évaporer.

Reverdy met en scène quatre personnages principaux autour de cette évaporation : d'une part le binôme formé par Kazehiro (qui se nommera Kaze lorsqu'il sera évaporé) et Akainu, un jeune de 14 ans, rescapé du tsunami sans savoir où sont ses parents. Dans son errance, Akainu a été le témoin involontaire d'un meurtre perpétré par des *yakuza* et partage sa fuite avec celle de Kaze. Un autre binôme est constitué de Yukiko, la fille de Kazehiro, qui vit depuis une quinzaine d'années aux États-Unis (et qui, appelée par sa mère inquiète, retourne au Japon à la recherche de son père) ainsi que de son ancien amant Richard B., un rustre américain, détective privé en perte de vitesse et poète à ses heures perdues.

Tout d'abord, on observe que le roman de Reverdy semble bien documenté sur la situation de ces évaporés post-Fukushima. L'évaporation est d'abord décrite comme une tradition ancestrale au détective étranger qui en ignore tout :

Ce que nous appelons ici *johatsu* remonte à l'époque Edo. Les criminels ou les gens qui avaient une dette d'honneur allaient se purifier aux sources du mont Fuji. Il y a là des sources chaudes et des établissements de bains, ce sont des villes d'hôtels. Ils prenaient une auberge, ils entraient dans les bains de vapeur et ils disparaissaient. C'est pour cela qu'on les appelle des évaporés. Peut-être certains se suicidaient en prenant le chemin de la forêt. Mais d'autres réapparaissaient, quelques années plus tard, ailleurs. (110-11)

Bien entendu, à travers ses interrogations et ses incompréhensions, le personnage du détective occidental sert de relais à l'auteur pour informer et interpeller ses lecteurs sur ce qu'ils ignorent du Japon et de ses évaporés. La femme de Kazehiro espère que le détective américain, en tant qu'étranger, récoltera plus facilement des confidences : « Comme vous êtes étranger, les gens vous diront peut-être des choses qu'ils ne diraient pas à un Japonais. Encore moins à sa femme. C'est très mal vu, ici c'est une honte pour la famille » (109-10). La honte conduit au silence. Effectivement, au cours de son enquête, le détective rencontre un étudiant qui habite

gratuitement dans des logements abandonnés par des *jôhatsu* : « on me paie juste pour habiter la maison. ... un *jôhatsu* dans une maison, c'est comme un suicide. Vous ne la relouez pas facilement. ... C'est comme une sorte de purification » (139). L'étudiant se souvient qu'il y avait beaucoup de ces maisons pendant « la décennie perdue » [des années 90] et conclut que « ça revient avec la crise » [d'après Fukushima], mais lorsque le détective l'interroge sur sa propre famille où un oncle s'est évaporé, l'étudiant se mure dans le silence : « On ne parle pas des *jôhatsu*. Ça porte malheur » (140).

<sup>13</sup>

La fille de Kazehiro, Yukiko, constate de son côté que ce sujet est resté tellement tabou au Japon que les copines de jeunesse qu'elle rencontre, et qui ont pourtant fugué comme elle lorsqu'elles étaient adolescentes, ignorent jusqu'au terme et la nature exacte du phénomène :

Lorsque Yukiko aborda la question de son père, de sa disparition, les exclamations se firent seulement plus basses et plus lentes jusqu'à un quasi-silence, comme si ses amies soudain prises au dépourvu ne savaient pas comment réagir et, au fond, ne savaient pas tout à fait ce qu'elles en pensaient ou, ce qui revient au même, ce qu'il convenait d'en penser. ... L'une d'entre elles,... ne connaissait même pas le terme *jôhatsu*. (210)

Reverdy trace d'abord la trajectoire de Kaze vers San'ya, quartier malfamé de Tokyo où vivent de nombreux évaporés. Kaze s'y sent à l'aise, car « Tout le monde ment, à San'ya. Mais ce n'est pas si grave, car personne ne pose de question » (43). On comprend que leurs véritables identités non révélées permettent aux *jôhatsu* de s'affranchir de toute justification dans une société d'individus censément irréprochables.

Dans son chapitre « Les recruteurs de l'aube » (69-73), le roman imagine avec précision comment peuvent s'effectuer les recrutements des travailleurs clandestins à San'ya, souvent parmi les évaporés venant du nord du pays qui avaient perdu leurs moyens d'existence à cause de la catastrophe de Fukushima en 2011 et devaient malgré tout rembourser leurs crédits, devenant ainsi *jôhatsu*. Selon Reverdy, ces *jôhatsu* sont recrutés à moindres frais et sans sécurité pour déblayer les zones détruites et irradiées de Fukushima. Le roman met au jour la corruption galopante, la collusion entre pouvoir et mafia : « Les hommes de Gion s'étaient acheté une région, ni plus ni moins, en low cost au cœur de la crise » (166).

Au gré de son intrigue, Reverdy amène donc progressivement le lecteur vers les chantiers de déblayage de Fukushima, où l'on pose encore moins de questions : de simple évaporé, Kaze est devenu entre-temps évaporateur et pratique un commerce de *yonigeya* (déménagements nocturnes) dans les zones irradiées de Fukushima interdites aux anciens résidents qui souhaitent parfois récupérer des objets dans leurs anciennes demeures (chapitre « yonige-ya », Reverdy 246-54).

---

<sup>13</sup> Reverdy consacre ensuite tout un chapitre aux motivations réelles des *jôhatsu*, intitulé le « Le dernier combat » (173-76) Ce chapitre peut être mis en regard d'un chapitre antérieur, intitulé « Liste des raisons de disparaître » (119-22) où c'est le détective, donc le personnage romanesque qui énumère non sans humour 30 raisons de disparaître, comme par exemple : « La plus élégante : pour ne pas faire souffrir. C'est aussi la plus hypocrite. ... La plus désolante : la peur de l'échec. ... La plus moderne : le burnout, la pression du travail. ... La plus absurde : l'enlèvement par des extra-terrestres » (121).



Même si l'auteur affirme dans sa postface que « [t]out ce qui est raconté ici est vrai » (299)<sup>14</sup>, Reverdy n'en est pas moins un auteur littéraire qui peint un paysage à la fois apocalyptique<sup>15</sup> et idyllique de Fukushima, par exemple dans son chapitre « Un rêve à Fukushima » (180-91). Ce chapitre sur un Fukushima rêvé est le plus long du livre. C'est cette alternance entre « réalité objective » (même si cette « réalité » passe le plus souvent par le prisme de ses personnages, donc de la fiction) et poésie pure qui fait la qualité de ce roman.

C'est probablement dans la construction et l'agencement des personnages et de l'intrigue que réside un autre intérêt majeur de ce roman. Si l'alternance rapide des chapitres courts permet à chaque fois d'éclairer la situation à partir de la perspective d'un personnage différent, on peine cependant à leur donner un contour précis : Kaze se définit essentiellement par son évaporation, son compagnon de fuite Akainu lui sert plutôt de faire-valoir et sa fille Yukiko est avant tout caractérisée par sa beauté qui fascine Richard, comme s'il était difficile de décrire réellement les Japonais. Il y a donc là, jusque dans les caractéristiques des personnages, une certaine évaporation... Ce n'est par conséquent pas un simple hasard si au moment où il disparaît, Kazehiro change son nom en Kaze qui signifie « le vent » en japonais. En enlevant son suffixe attribué à des prénoms masculins « hiro », le prénom (qui reste néanmoins identifiable comme tel) se trouve réduit à sa signification d'un élément de la nature. Or, le vent correspond bien à la situation d'évaporé de Kaze. Plutôt que personnage principal du roman, « Kaze » est donc littéralement une « figure centrale » au regard de la thématique du roman.

Kazehiro a fui les *yakuza* et Akainu aussi. Mais Yukiko, la fille de Kazehiro, avait déjà fui son foyer lorsqu'elle était adolescente, ce qui est à la fois un élément de contraste par rapport à la « véritable » évaporation de son père et un élément qui caractérise le personnage mieux que son physique ou ses actions : « *Shisoo*, c'est ce que nous avons fait quand nous étions jeunes, quand on a quitté nos familles pour venir à Tokyo. On n'a pas disparu. Une fugue, ce n'est pas une disparition » (210-11). Ses amies « n'avaient pas trouvé le bon travail... pas de prince charmant... Les filles et les garçons qui avaient eu vingt ans pendant la décennie perdue, on les appelait maintenant pour cette raison la génération perdue » (209). Richard finalement, est lui aussi en fuite : fuyant devant la réalité dans l'alcool et dans la poésie, il accepte difficilement que sa relation avec Yukiko ne soit plus comme avant.

Ces « évaporations » obéissent elles aussi à la règle de « disparition et renouveau » exposée par la femme de Kazehiro. En effet, ces fuites sont en même temps une recherche : recherche d'abord des secrets qui conduisent à son licenciement pour Kaze, recherche de survie après le tsunami pour Akainu, recherche d'un père pour Yukiko, recherche désespérée d'un amour perdu pour Richard. Ces recherches individuelles au niveau de chaque personnage trouvent un écho dans la structuration binaire du roman qui alterne la recherche d'une nouvelle vie pour Kaze et Akainu d'une part et la recherche du disparu par Yukiko et Richard d'autre part.

---

<sup>14</sup> Bien entendu, tout auteur qui prétend dire la vérité dans sa fiction, reste dans le domaine de la fiction... Mais ce faisant, Reverdy dit son ambition d'avoir écrit un roman basé sur des faits réels.

<sup>15</sup> Reverdy semble affectionner ces situations apocalyptiques, car il est l'auteur du roman *L'envers du monde* (2010) où il évoque « Ground zero » après les attentats du 11 septembre.

---



Si le jeune Akainu retrouve finalement son père, on peut en revanche se demander si un renouveau est possible pour Richard qui revient du Japon sans avoir pu reconquérir le cœur de Yukiko. Celle-ci est elle aussi en échec, car au-delà du fait qu'elle n'a pas retrouvé son père, elle ne s'est pas retrouvée elle-même ni véritablement reconstituée : « La disparition de son père ne venait que redoubler la sienne : elle était partie, il y a longtemps » (108).

De manière assez surprenante, Richard réussit pourtant à retrouver le père de Yukiko, mais ne l'aborde pas, car paradoxalement c'est lui, le balourd occidental qui a compris que Kaze s'est métamorphosé : « Il cherchait un banquier qui avait disparu, mais c'est un autre homme qui réapparaît » (285). En effet, Kaze lui-même l'a compris, car lorsqu'il aura enfin réussi à retrouver le responsable de ses malheurs, il renoncera à le tuer pour entamer sa nouvelle vie : « Je vais échapper à votre système, à votre Japon » (276). Kaze a donc réussi son renouveau.

Si on étend le schéma « disparition-renouveau » à la configuration du roman dans son ensemble, on constate qu'il y a aussi une certaine évaporation de la diégèse dans les deux chapitres qui contiennent des rêves (« Un rêve à Kyoto », Reverdy 97-106 et « Un rêve à Fukushima », 180-91), tout comme si l'irréalité poétique des rêves en venait à remplacer la réalité décrite par le roman.

L'évaporation n'est donc pas qu'un simple phénomène sociétal décrit dans ce roman, ni le seul fait d'un personnage central. Le roman semble parfois même refléter l'évaporation dans son économie d'ensemble. En ce sens, on pourrait adhérer à l'épithète choisie par Reverdy qui qualifie son œuvre de « roman japonais » (300) si l'on considère que l'évaporation est une caractéristique importante du Japon.

### *ECLIPSES JAPONAISES* de ÉRIC FAYE

Éric Faye nourrit de longue date un intérêt pour le Japon : parmi les auteurs francophones contemporains, c'est peut-être celui qui est le plus influencé par la culture japonaise ou inversement un de ceux qui trouvent dans la culture japonaise un grand nombre de recouplements avec ses propres intérêts et manières d'écrire. Le Japon et sa culture ne sont donc pas un simple thème ponctuel de son écriture. Mais Faye et Reverdy ont en commun de se référer dans leurs romans respectifs à des réalités sociales avérées du Japon contemporain et évitent certains thèmes trop attendus sur le Japon. Faye avait déjà connu une notoriété certaine avec son premier « roman japonais », *Nagasaki* (2010), couronné du Grand prix du roman de l'Académie française et traduit en vingt-six langues. Ce roman était basé sur un fait divers véritable, à savoir la présence clandestine d'une femme dans son ancienne maison.

Cet intérêt persistant pour le Japon, pour ses petites et ses grandes failles, Faye le conjugue avec son intérêt pour l'effacement. Cela apparaît dans son « projet de la résidence *Villa Kujoyama* » où Faye envisageait la rédaction d'une suite à son roman *L'homme sans empreintes* (2008), cherchant ainsi à approfondir, sur fond de recherches documentaires au Japon, les deux thématiques qui lui tiennent à cœur, à savoir le « temps » comme « source de réflexion et d'interrogation » d'une part et « la place de l'individu dans une société » d'autre part. Dans ce

projet on lit que pour Faye, « [i] l s'agit de donner une suite, asiatique, à l'un de ses romans, autour de la figure d'un écrivain qui s'efface derrière son œuvre ». <sup>16</sup>

La thématique de l'effacement de l'identité ainsi que celle du Japon comme cadre géographique et culturel fait donc partie des constantes récurrentes dans l'œuvre de Faye : « Le thème de la disparition..., dans ce cas aussi de la réapparition et plus généralement de l'identité, de l'effacement de l'identité, me fascine toujours » (Favier). Après son séjour à la *Villa Kujoyama*, l'auteur a d'abord publié en 2014 son « journal japonais » intitulé *Malgré Fukushima, journal japonais*, où il dit sa difficulté à comprendre le Japon. En 2015, l'auteur publie *Il faut tenter de vivre*, un roman qui parle des disparitions successives de l'arnaqueuse Sandrine Broussard à travers ses identités multiples. <sup>17</sup> Le public avisé y reconnaît évidemment le fameux vers de la dernière strophe du *Cimetière marin* (1920) de Paul Valéry : « Le vent se lève! ... Il faut tenter de vivre! » (151). En soi, ceci serait déjà une référence intéressante, mais ce qui mérite d'être souligné dans notre contexte, c'est que la première partie du vers, « Le vent se lève! » est le titre d'un roman japonais (*Kaze tachinu*) écrit par un fin connaisseur de la littérature française, Tatsuo Hori (1904 -1953), roman paru en 1936/37 et traduit vers le français en 1993, probablement plus connu en Occident grâce au film d'animation qu'en a fait Miyazaki en 2013. On peut donc avancer l'idée que ce roman de Faye recèle un double palimpseste, volontaire ou non.

Les deux strates de l'œuvre de Faye, le Japon et la quête de personnes disparues, vont finalement se conjuguer pleinement dans son roman magistral *Eclipses japonaises* (2016). Celui-ci parle des *rachi*, catégorie particulière d'évaporés que Reverdy mentionne juste en passant dans la longue « [I] iste des raisons de disparaître » de son détective : « [I] a plus effrayante : l'enlèvement, mais par des Nord-Coréens. Sur ce point aussi les statistiques sont édifiantes » (121).

*Eclipses japonaises* de Faye a donc pour sujet ces enlèvements de Japonais par des agents nord-coréens. En effet, dans les années 1970/1980, ces derniers cherchaient à constituer un « réservoir » de formateurs pour leurs espions à infiltrer au Japon : les Japonais ainsi enlevés devaient apprendre à ces espions nord-coréens à se comporter et à parler comme de vrais Japonais. Si Reverdy a pour propos l'effacement volontaire d'une identité au profit du renouveau d'un individu à travers une identité nouvelle, Faye décrit ce changement d'identité comme subi. Le roman met avant tout en scène deux Japonaises enlevées (Naoko et Setsuko) dont l'une épousera un soldat transfuge américain (Jim Selkirk). Une quatrième protagoniste (Sae-jin) est une agente des services secrets nord-coréens qui se fait capturer et démasquer comme fausse Japonaise après avoir commis un terrible attentat. À ces personnages de son roman issus de la réalité, Faye rajoute un cinquième protagoniste, le personnage fictif d'un archéologue japonais

<sup>16</sup> « Eric Faye - lauréat du programme Villa Kujoyama - 2012 », [http://www.ifmapp.institutfrancais.com/residences#f2\\_4848](http://www.ifmapp.institutfrancais.com/residences#f2_4848). Dans *L'Homme sans empreintes*, Eric Faye parle en effet de l'écrivain B. Osborn qui s'est caché sous des identités multiples que cherchent à élucider *post mortem* plusieurs personnages à la fois.

<sup>17</sup> L'auteur a lui-même souligné dans une interview de la Librairie Mollat qu'il s'agissait d'une continuité par rapport à son roman *L'homme sans empreintes* (2008) et qu'il avait « l'impression de retrouver les histoires de disparitions/réapparitions et des quêtes d'identité » (« Éric Faye - Il faut tenter de vivre »).

aux origines coréennes.<sup>18</sup> Le roman connaîtra son dénouement grâce à la vigilance des services japonais et surtout grâce à un journaliste qui reprend une vieille enquête sur des évaporés, qu'il avait bâclée.

La narration ne suit pas un fil chronologique, chaque chapitre correspond à des points de vue d'un personnage différent à des moments différents et de ce fait, il s'agit d'un roman polyphonique qui suit une chronologie relationnelle ou une construction en mosaïque de cause à effet, donc une chronologie romanesque dictée par les relations entre les principaux protagonistes plutôt que la chronologie du déroulement des faits.

Le roman se divise en trois parties : l'une où l'auteur met en place les prémices du drame de chacun et les liens qui vont conjuguer les sorts de ces cinq protagonistes, une partie centrale où l'on découvre la vie en captivité de ces évaporés et une dernière partie qui montre comment et dans quelles conditions le « retour » a pu avoir lieu. Cette tripartition obéit aux étapes dans les changements d'identité : d'abord présentés dans leur identité d'origine, les protagonistes (qu'ils soient des « disparus » ou des espions) subissent ensuite une identité imposée pour finalement tenter tant bien que mal de retrouver leur « vraie » identité. Il y a donc trois temporalités majeures dans le roman (qui ne recouvrent pas exactement les trois parties), celle qui comprend les enlèvements des Japonais et la fuite de Jim Selkirk ainsi que la jeunesse et la préparation de Sae-jin à devenir agent secret, le deuxième temps qui touche à la vie en Corée du Nord des personnes enlevées, et la troisième période, où l'on commence grâce à la fausse identité démasquée de Sae-jin à découvrir au Japon qu'il y a des personnes enlevées et où leur « retour » se concrétise. Ces trois temps sont encadrés par le récit de la vie en captivité de l'espionne démasquée Sae-jin qui ouvre et clôt le roman.

Les récits enchâssés commencent par quelques enlèvements et disparitions sans motifs ni liens apparents entre eux : l'enlèvement de Naoko Tabane, collégienne de Niigata, âgée de 13 ans en décembre 1977, qui rentre d'un cours de badminton le soir, celui de Setsuko Okada âgée de 20 ans, habitant l'île de Sado, enlevée en août 1978 avec sa mère (laquelle sera jetée à la mer, car jugée inutile par ses ravisseurs), celui d'un couple de fiancés sur la côte près de Kagoshima ainsi que celui de l'archéologue Shigeru Hayashi qui disparaît sur la côte de la préfecture d'Aomori. Ce roman français, s'il était lu par un Japonais, serait immédiatement identifié comme calque de la réalité historique. Faye transforme en personnage « Jim Selkirk » le caporal américain Charles Robert Jenkins qui s'était évaporé volontairement en 1966 sur la ligne de démarcation entre la Corée du Sud et la Corée du Nord par crainte d'être envoyé au Vietnam.

En faisant le parallèle avec Naoko âgée de 13 ans, l'auteur introduit le personnage de Sae-jin, Nord-Coréenne alors âgée de 16 ans. Leur modification d'identité s'opérera en parallèle. En effet, à l'âge de 22 ans, devenue une brillante étudiante de japonais, Sae-jin sera convoquée pour être enrôlée comme future espionne et conclut finalement sa formation avec succès : « Officiellement reçue, elle abandonnait derrière elle la Sae-jin des années de jeunesse » (Faye, *Eclipses* 24). Sa réussite passe donc par l'abandon total de son identité antérieure. Son changement d'identité est tout aussi involontaire que celui de Naoko et des autres personnes

---

<sup>18</sup> Tous ces personnages romanesques correspondent à des personnes bien réelles aux biographies identiques (sauf l'archéologue). Elles sont très connues au Japon et leur sort y a fait l'objet d'innombrables articles, essais et romans, du moins après que les révélations de l'espionne nord-coréenne se mirent à filtrer.

enlevées. Bien que le roman de Faye se concentre sur les *rachi*, il évoque par ailleurs aussi le *jôhatsu* caporal Selkirk qui disparaît volontairement – cependant, sa vie ultérieure en Corée du Nord a tout d’une identité contrainte. L’approche que fait Faye de ces « disparitions » et d’effacements d’identité est donc plurielle et différente de celle de Reverdy.

Sae-jin commettra un attentat réussi contre un avion de *Korean Air*, mais sera arrêtée en raison de son faux passeport.<sup>19</sup> C’est le seul élément qui l’a confondue, car même les enquêteurs japonais la croyaient Japonaise. Son changement d’identité était tellement « réussi » que les enquêteurs incrédules lui demandent depuis quand elle a vécu au Japon tant son japonais est parfait. Pour n’y avoir jamais mis les pieds, elle révèle à ce moment-là l’existence de celle qui lui a enseigné cette langue à la perfection, la Japonaise Naoko<sup>20</sup> et, à travers elle, celle des autres *rachi* : « [d]es Japonais sont chargés de nous former. Ils nous apprennent comment nous faire passer pour des Japonais. À perfectionner notre prononciation [...]. Ils sont là pour nous enseigner tout ce qui fait qu’un Japonais est irréductiblement japonais. Son *code génétique*, si vous voulez. » (44-5).

Le « *code génétique* » de Sae-jin a donc été modifié avec succès. Son changement d’identité est tout aussi contraint que celui des *rachi*. Les enquêteurs qui l’arrêtent croient d’abord que les instructeurs japonais des espions sont d’anciens membres de l’Armée rouge japonaise en phase avec le régime nord-coréen, mais Sae-jin souligne qu’il ne s’agissait pas de combattants choyés par le régime, mais bien de personnes enlevées :

Je pense à une jeune femme timide, qui avait l’air presque terrorisée. Elle n’avait vraiment rien d’une révolutionnaire endurcie. Quand le véhicule chargé de la reconduire quittait l’école, il prenait la direction du nord, vers la zone où étaient regroupées les personnes enlevées. ... Le jour où elle nous a donné le dernier cours, sachant que nous ne nous reverrions pas, elle m’a confié en douce son prénom japonais : Naoko ou Masako, je ne sais plus. (45)

Sae-jin est donc le personnage qui révèle l’existence des Japonais enlevés par les Nord-Coréens et donne ainsi le coup d’envoi du récit de la vie de ces personnes disparues. Après cette élucidation *a posteriori*, la première partie du roman enchaîne sur les premiers temps de l’enlèvement de Naoko, lorsque la mère s’en remet aux mythes des *kamikakushi* 神隠し (« cachés des dieux ») : « Elle se mettait à intercéder auprès du dieu qui la lui avait confisquée sans crier gare. Naoko était *kamikakushi*, pensait-elle. Cachée par les dieux. Au secret quelque part, mais où!?! » (59).

Naoko est forcée de porter un nom coréen : « Elle veille à ne pas répondre, ... lorsque In-sook l’appelle ainsi, et elle se dit : Ils veulent que j’oublie qui j’étais » (62). Il en est de même côté

---

<sup>19</sup> La véritable agente nord-coréenne Kim Hyun Hee, qui a servi de modèle au personnage de Sae-jin, avait placé le 28 novembre 1987 un engin explosif dans le vol 858 de la *Korean Air* reliant Bagdad à Séoul et quitté l’avion à l’escale d’Abou Dhabi pour rejoindre Bahrein, où son faux passeport sera repéré. Faye qui change les noms de ses protagonistes et les lieux en plaçant cette histoire sur un vol Paris-Moscou avec escale à Berlin, conserve cependant le même déroulé.

<sup>20</sup> Le personnage « Naoko » correspond au cas de *rachi* le plus connu par les Japonais, Megumi Yokota.

---

coréen pour Sae-jin, d'abord espionne à l'identité nouvelle avec un nom d'agent, puis clandestine avec un faux nom japonais. Pour Sae-jin, Faye introduit une certaine forme d'évaporation mi-volontaire mi-contrainte, car « elle éprouvait désormais une sensation de vide inhabituel... Peut-être était-ce le premier effet du serment qu'elle avait prêté au début de sa formation : “Ma vie n'est plus ma vie, elle appartient à la Nation” » (24). Cette même sensation, voire cette même peur du vide régira désormais la vie de Naoko : Naoko doit enseigner la vie japonaise à des militaires nord-coréens qui maîtrisent déjà assez bien le japonais : « [v]ous ferez d'eux de parfaits Japonais. Nul ne doit pouvoir imaginer qu'ils ne sont pas de votre pays. ... Vous leur enseignerez le plus difficile : comment se comporter en Japonais » (72). Il s'agit en quelque sorte d'un système de vases identitaires communicants : « A force de parler, Naoko Tanabe avait la sensation de se vider de sa langue maternelle comme de son enfance » (79). Qu'ils soient *rachi* comme Naoko ou *jôhatsu* en service commandé comme l'espionne Sae-jin, ces personnages s'effacent progressivement en tant qu'individus réels.

Un jour, Naoko qui maîtrise désormais le coréen, va devoir cohabiter avec une autre Japonaise enlevée, Setsuko, à qui elle doit enseigner cette langue. Ce détail est révélateur du changement d'identité de Naoko qui sert de modèle « coréen » à sa compatriote fraîchement enlevée. Lorsque Setsuko maîtrise des rudiments de coréen, elle sera séparée de Naoko : « Naoko ignorait où était envoyée sa compatriote et amie, son garde-fou. ... Dans les temps qui suivirent, elle crut devenir folle, elle l'était devenue mais c'était une folie sous contrôle, en connaissance de cause. Elle se mithridatisait à sa propre folie : être un peu démente pour ne pas l'être entièrement. » (68) Cette « folie sous contrôle » correspond à l'adoption d'une nouvelle identité coréenne sans pour autant oublier l'ancienne japonaise. En ce point, les personnages de Reverdy et de Faye se rejoignent : leur changement d'identité leur est imposé, soit par des circonstances économiques (*jôhatsu*) soit par des circonstances politiques (*rachi*), mais ils cherchent à « contrôler » tant bien que mal leur nouvelle identité.

Les « transferts d'identité » seront volontairement favorisés par les décideurs nord-coréens : le transfuge américain, Caporal Jim Selkirk, sera marié à Setsuko, après deux tentatives infructueuses de le marier à ses « cuisinières » coréennes, le but recherché étant de créer un foyer pour lequel il ait quelque chose à craindre. Naoko, conviée à ce mariage arrangé, offre à Setsuko son sac de Badminton qui arbore une reproduction du mont Fuji. Ce sac servira des années plus tard comme accessoire dans un film de propagande où jouera le mari de Setsuko (128).

Visionnés par hasard par les services secrets japonais, ceux-ci découvrent grâce à quelques mots d'un dialecte spécifique qu'il y a un acteur authentiquement japonais qui risque de se trouver contre son gré en Corée du Nord. Tout d'abord, l'affaire est étouffée. Un journaliste local qui avait traité à la légère cet enlèvement au moment des faits va mener une enquête approfondie et finalement contacter les parents de Naoko qui identifient le fameux sac de sport. Le journaliste trop curieux reçoit d'abord des intimidations de la part des services secrets japonais : « [d]es soupçons certes. Beaucoup. Mais de là à provoquer une crise diplomatique et à menacer la sécurité d'éventuels captifs... [...] En ce qui concerne les disparitions, mieux vaut intervenir en coulisses, sans humilier publiquement un pays tiers... » (166-7). Mais le journaliste finit par publier son enquête et cela provoque un raz-de-marée de témoignages des familles. Lorsqu'un ministre est obligé de recevoir les familles des disparus, il tient le même type de discours que les services secrets nippons : « plus nous intervenons en douceur et en coulisse, plus les chances

d'aboutir sont grandes. Patience. Nous ne devons pas *les braquer* » (77). Il apparaît donc dans les romans de Faye et de Reverdy que les identités d'origine des *jôhatsu* dont le Japon officiel ne parle guère ainsi que les identités « perdues » des *rachi* ne sont pas forcément admises dans le discours public japonais. L'effacement d'identité est donc total dans les deux cas. Cependant, les Nord-Coréens, qui ont besoin de soutiens financiers occidentaux, finissent par remettre au premier ministre japonais une liste de treize personnes enlevées en précisant avec de faux certificats de décès qu'ils n'en détiennent plus que cinq, dont Setsuko.<sup>21</sup> Naoko est dite morte par suicide, faux fragments ADN à l'appui, mais sa mère refuse d'y croire, car elle a appris par un transfuge des services secrets du Nord « qu'on l'a dite officiellement morte parce qu'elle serait la maîtresse d'un très haut personnage » (91). Plus tard dans la narration, un espion nord-coréen venu à Séoul pour abattre la transfuge Sae-jin, repense à Naoko qu'il a connue en Corée du Nord : « On l'a fait passer pour morte, mais elle serait la maîtresse d'un dirigeant. Il a fallu pour cela l'enlever une seconde fois... . La couper de sa vie conjugale avec un Coréen du Sud kidnappé une quinzaine d'années plus tôt » (208). Naoko devient alors doublement *rachi*, Faye rendant par ce soubresaut toute identité stable incertaine.

Il en va de même pour Setsuko, dont le retour au Japon est devenu possible. Celle-ci a des sentiments ambivalents : « Une sensation de malaise innerve ce commencement de joie. ... Comment expliquer, au retour, que nous n'avons pas été malheureux tout le temps? » (184-85). Après son retour, Setsuko pense que « tout le poids d'avoir survécu [à sa mère jetée à la mer] m'est tombé dessus. J'étais libre, j'étais au Japon, mais aussi malheureuse qu'à mon arrivée en Corée » (213). Lorsque Sae-jin est passée aux aveux en Corée du Sud, une fille qui lui ressemble énormément (donc une personne à qui on a aussi imposé une fausse identité) est présentée par la propagande nord-coréenne pour démentir toute implication de la « vraie » Sae-jin dans l'attentat (194-95), ce qui souligne encore le thème des identités multiples et interchangeable. Aucun des protagonistes n'est réellement « retourné » à son ancienne identité et toute nouvelle identité semble incertaine.

Faye a non seulement fondé son roman sur des faits historiques réels qu'il participe à faire connaître en Occident, mais il a également démasqué une certaine ambiguïté de la société japonaise qui ne souffre pas que l'on remette en cause une identité sociale bien établie.

En abordant le thème des disparitions au Japon, qu'elles soient volontaires comme celle des *jôhatsu* ou subies comme pour les *rachi*, les romanciers Reverdy et Faye ont cherché à dépasser l'image essentiellement culturelle du Japon qu'affectionnent les romanciers occidentaux. Ils s'inscrivent donc, plus nettement que bon nombre de leurs prédécesseurs depuis les années 1970 qui ont vu naître le « néo-japonisme », dans un désir de transposer des problématiques sociales réelles dans la littérature française. Mais en s'intéressant au thème des disparitions et à celui de l'identité, Reverdy et Faye ont en même temps remis en question le fameux *nihonjin-ron* qui correspond à « l'image insaisissable » des Japonais, une image d'eux-mêmes que vraisemblablement les Japonais aiment à entretenir. En effet, il existe au Japon une forme

---

<sup>21</sup> Faye respecte scrupuleusement la réalité historique des événements diplomatiques.

d'identité plurielle qui consiste à distinguer le visage public (*tatema*建前) des véritables sentiments (*honno*本音). En relativisant toute velléité d'identité stable, le thème commun de ces deux romans, disparitions et renouveau, les identités interchangeables qu'ils décrivent viennent en effet contredire cette image ancrée de l'identité japonaise immuable, voire réputée trop originale pour être comprise.



## OUVRAGES CITÉS

- Coates, Jennifer. « Blurred Boundaries: Ethnofiction and Its Impact on Postwar Japanese Cinema. » *Arts*, vol. 8, no. 20, 2019, pp.1-12.
- « "Éclipses japonaises", Éric Faye [Rentrée Littéraire 2016] - éditions du Seuil. » *YouTube*, uploaded par Editions du Seuil, 11 novembre 2016, [www.youtube.com/watch?v=JwcZYZJZblY](http://www.youtube.com/watch?v=JwcZYZJZblY)
- « Éric Faye - Il faut tenter de vivre. » *YouTube*, uploaded par Librairie Mollat, 7 octobre 2015, [youtube/K31WqLtLsgc](http://youtube/K31WqLtLsgc)
- Favier, Emmanuelle. « Eric Faye, éclipses derrière un soleil rouge. » entretien avec Eric Faye, *NOTRE RENTRÉE LITTÉRAIRE 2016*, *Mediapart.fr*, 27 août 2016, [www.mediapart.fr/journal/culture-idees/270816/eric-faye-eclipses-derriere-un-soleil-rouge](http://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/270816/eric-faye-eclipses-derriere-un-soleil-rouge).
- Faye, Éric. *L'homme sans empreintes*. Stock, 2008.
- . *Nagasaki*. Stock, 2010.
- . *Malgré Fukushima, Journal japonais*. Corti, 2014.
- . *Il faut tenter de vivre*. Stock, 2015.
- . *Eclipses japonaises*. Seuil, 2016.
- Mauger, Léa et Stéphane Remael. *Les évaporés du Japon, Enquête sur le phénomène des disparitions volontaires*. Les Arènes, 2014.
- Rabaté, Dominique. *Désirs de disparaître. Une traversée du roman français contemporain*. Tangence éditeur, coll. « Confluences », 2015.
- Reverdy, Thomas B.. *Les évaporés*. Flammarion, 2013.
- Valéry, Paul. « Le cimetière marin », *Œuvres I*. Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1957.